

Ombres portées

Rien n'est plus fragile, plus menacé. Rien n'est plus présent, plus éphémère. Pourtant les ombres de Paris semblent venir de loin. Elles projettent des images anciennes sur le grain du jour. Sur le mur blanc et nu, l'immeuble d'en face découpe en escalier ses toîtions, ses lucarnes, peut-être un chat, des chambres mansardées pour étudiant à la Balzac, oui, c'est cela : une ombre dix-neuvième qui va s'évanouir au moindre coup de vent, sous le ciel tranquille et changeant. Rue Champollion, le soleil de l'après-midi installe un décor d'opérette, la grille légère du balcon où va venir chanter une ibérique beauté brune. Place Saint-Sulpice, les profils hiératiques d'une mode chic tendance en noir et blanc s'animent soudain de sentiments et de contrastes dégradés, derrière les masques impavides : il va falloir parler une langue sans mots : l'orgueil silencieux des formes trop parfaites est comme éclaboussé par des ombres de vie. Sur Saint-Séverin, au début du printemps, la pierre blonde de l'église fait vibrer la silhouette de la croix austère, la mêle dans le vitrail sourd à des mouvements de feuilles et de branches. Est-ce la même vie qui vient au mur de Saint-Médard, l'hiver, quand l'arbre reflété hésite entre l'ébauche d'une croix et celle d'une silhouette humaine ?

Et les ombres du soir, plus longues dans les squares et sur le pavé des trottoirs... Elles prolongent infiniment des rendez-vous manqués à la terrasse des cafés, des jeux tristement suspendus qui sont devenus des devoirs morfondu, dans le cercle des lampes. Elles ont des contours incertains, brouillés, comme si tout devait se confondre avant la fin du jour, les amours, les enfances. Souvent, elles naissent et disparaissent à la même seconde, et tremblent cependant de tout garder, de tout savoir.

Philippe Delerm : *Paris l'instant*.

Le soir qui vient

C'est au jardin. Ils ont parlé. Longtemps. Ils ont tiré les fauteuils dans la poussière des Tuileries, se sont installés commodément, pas tout à fait face à face – pour se parler vraiment, il faut que le regard puisse se perdre là-bas, jusqu'au bord du bassin, ou de l'autre côté, sous l'arche des marronniers.

Il avait son livre à la main, mais depuis un moment déjà il se contentait de regarder les pigeons, les enfants, les amoureux, un petit sourire aux lèvres, reculant délicieusement le moment de savourer son cigarillo. Elle, dans un premier temps, s'est agitée : chaque fois qu'un des deux enfants qu'elle accompagnait s'approchait d'elle, elle proférait d'une voix anxieuse des ordres vite transgressés, imposait des frontières aussitôt dépassées. Mais elle s'est lassée d'interdire ; alors ils se sont fatigués de désobéir. Mais fais donc un peu attention, Camille, tu as failli bousculer Monsieur... Un petit geste conciliant. Elle est tout à fait charmante, ne la grondez pas... Ils ont lancé des phrases, à intervalles, pardonnez-moi, je n'entends pas très bien... Ils ont rapproché les fauteuils... Enfant, je jouais ici, ma grand-mère m'y emmenait... Et maintenant, c'est moi qui suis grand-mère... Moi, j'étais provincial, et je le suis resté. Je suis venu dans ce jardin il y a près de quarante ans. À l'époque, l'oral de l'agrégation durait plusieurs semaines. Entre chaque épreuve, je venais réviser sur ce banc. Je me demande comment ils font pour courir avec leur baladeur à la main...

C'est drôle comme ils étaient bien, comme ils parlaient sans gêne, à petits coups, comme ils aimaient aussi les repos de silence. L'après-midi a filé comme ça, il va falloir rentrer, les enfants, j'ai mon train pour Dijon. Ils ne se sont pas même dit leur nom. Les fauteuils sont restés. L'ombre est un peu plus longue. Il fait très bon.

Philippe Delerm : *Paris l'instant*.

Un cœur en feu

Au début, on ne le voit pas. Comment un feu rouge aurait-il quelque chose à dire ? Ce n'est pas même un objet. Juste une fonction. Interdiction. La symbolique est claire. Rouge, c'est défendu. Que fait-on à un feu rouge ? On attend. On le toise du coin de l'œil avec impatience. Et puis un jour... Pourquoi là, pourquoi à l'angle de la rue Commines et du boulevard des Filles-du-Calvaire, juste avant la montée vers Oberkampf ? Un jour on ne le guette pus. On le regarde.

C'est ainsi dans la ville. La plupart du temps, on est perdu dans un mélange entre des pensées vagues et la progression familière du trajet. Mais il faut des stases aussi, à intervalles. Des signes du réel qui affluent pour donner sens à cette portion de vie prise entre deux parenthèses. Ce ne serait pas vivre, si un trajet n'était qu'un trajet. En fait, on se force presque inconsciemment à en faire autre chose, à devenir ça et là ce qu'on voit.

Mais là... On n'en est pas très sûr. Juste au moment où l'on se disait : mais ce n'est pas un rond rouge, c'est un cœur... il passe au vert. Alors on y prête attention, désormais. La deuxième fois, on sait : on n'avait pas rêvé. Rue Commines, mais pas seulement. Quelqu'un a inventé d'aller poser un cache découpé en forme de cœur tout en haut des feux, sur le rouge. Comment fait-il, fait-elle ? À quelle heure ? Au prix de quelle gymnastique ? Comment cela lui est-il venu ?

On ne le saura pas. Mais cela fait du bien, un bien très chaud, cette rébellion pacifique. Au prix d'un exploit solitaire, parfaitement anonyme, quelqu'un a décidé de jouer les illusionnistes transparents. C'est si léger, si généreux et si gratuit, cette part d'humanité souriante et frondeuse. C'est mieux que Robin des Bois en forêt de Sherwood. Pendant que certains s'interrogent sur les plus-values, d'autres escaladent les feux rouges.

Philippe Delerm : *Traces*.

Dass Philippe Delerm, Jahrgang 1950, heute einer der erfolgreichsten Schriftsteller Frankreichs ist, war lange nicht abzusehen. Erst seit der Veröffentlichung von *La première gorgée de bière* (deutsch: Der erste Schluck Bier) im Jahr 1997 ist sein Erfolg stetig gewachsen. Leser wie Kritiker sind einhellig begeistert von seiner Meisterschaft in einem bestimmten Genre: der Poesie der kleinen Dinge. Seine Kunst ist die oft als impressionistisch bezeichnete Darstellung winziger, scheinbar unbedeutender Facetten des Alltagslebens. Ein Blick auf die Details, das Gefühl der Geborgenheit im warmen Auto, ein Gespräch, wie es sich beim Gemüsesputzen mit Freunden ergibt, das Blättern in einem Fotoalbum, die Muster, die der Schatten auf die Häuserwände wirft, die verschwundene Autowaschstraße – alles im Leben hat seinen Wert. Aber Delerm beschränkt sich nicht auf die kleinen Formen. Bücher für Kinder, Fotobände und einige Romane ergänzen sein umfangreiches Werk. Bei manchen Büchern arbeitet er mit seiner Frau Martine, einer bekannten Fotografin, zusammen. Nahezu jedes Jahr erscheint ein neues Werk. Außerdem ist Philippe Delerm als Sportjournalist tätig. Bei den Olympischen Spielen in Peking hat er für das französische Fernsehen die Leichtathletikwettkämpfe kommentiert. Nach langen Jahren im Schuldienst konnte er ab 2004, so sagt er, vom Schreiben leben. Daraufhin gab er seine Lehrtätigkeit auf. Nach wie vor lebt Delerm ländlich in der Normandie und bleibt seiner alten Umgebung treu.

Peter Zorn

Peter Zorn, Jahrgang 1969, geboren in Würzburg, wurde vor fast zwei Jahrzehnten während einer Ausstellung von einem Freund gefragt, ob er schon einmal etwas von Philippe Delerm gelesen habe. In der Folge beschäftigt er sich immer wieder mit dessen Texten und beginnt schließlich sie ins Deutsche zu übertragen. Diese Arbeit trägt ihn seit Jahren und begleitet ihn zu verschiedenen Orten. Zwischen eigenen literarischen und fotografischen Unternehmungen wächst die Idee heran, mit dem Autor in Verbindung zu treten, dessen Texte ihn umgeben. So ergibt sich im Frühling 2019 ein erster Austausch mit Philippe Delerm und in der Folge die Zusammenarbeit mit der Universität Würzburg.